

Abordant un passant, il lui dit du ton le plus gracieux :

— Pardon, monsieur... auriez-vous la complaisance de m'ap-prendre...

— Comprends pas... interrompit le passant dans le plus pur flamand, et il continua son chemin.

— Diable ! murmura Jarrelonge en faisant la grimace. Un Godferdum qui parle javanais ! Est-ce que je ne rencontrerai point quelque paroissien qui jabotera le français tant bien que mal ?

Une femme venait de son côté.

— La rue Vieille-Chaussée, madame, s'il vous plaît ?... fit-il en lui barrant le chemin.

Hélas ! la femme ouvrit de grands yeux et secoua la tête en prononçant une phrase incompréhensible.

— Encore une Flamande ! pensa le voyageur dépité. Comment donc faire ? Ah ! J'y songe... Il y a ici, bien sûr, des sergents de ville comme ailleurs, et ces gens-là me comprendront...

Jarrelonge s'interrompt, mais pour reprendre aussitôt :

— Décidément, je deviens idiot ! Aller parler à un agent pour qu'il dévisage ma frimousse et la reconnaisse un jour ou l'autre... Ça ne serait pas adroit... Comment donc faire ?

Tout en monologuant, le misérable avait marché. Il se trouvait en face d'une construction assez vaste, ayant l'apparence d'un théâtre. Sur le fronton on lisait le mot : ALHAMBRA.

Les affiches placardées près des portes étaient rédigées en français.

— A la bonne heure ! pensa le libéré. On comprend ma langue ici ; donc il y a des gens qui le parlent.

Une petite dame, de tournure sautillante et de mise élégante quoique un peu fanée, sortait du péristyle.

Etes-vous Française, madame ? lui demanda Jarrelonge en la saluant.

— Oui, monsieur...

— Alors je suis sauvé ! Pouvez-vous m'indiquer la rue Vieille-Chaussée ?

— Non, monsieur, mais là-bas, chez le marchand de tabac du coin de l'avenue, vous trouverez un commissionnaire qui parle français et pourra vous répondre...

Jarrelonge remercia, prit sa course, rencontra le commissionnaire et lui dit :

— La rue Vieille-Chaussée, mon brave ?

— Je vais vous y conduire, ça n'est pas loin d'ici... Suivez-moi...

Au bout de cinq minutes de marche, l'homme étendit la main vers une plaque et ajouta :

— Nous y sommes.

Le Français mit deux francs dans la main de son cicérone qui, très satisfait de cette aubaine, s'écria !

— Si vous aviez besoin de moi, je suis toujours chez le marchand de tabac, fort à votre service...

— Entendu...

Resté seul, Jarrelonge inspecta les maisons et n'eut que quelques pas à faire pour arriver au numéro 31.

C'était une vieille construction de puyre apparence, ayant au rez-de-chaussée deux boutiques. Un marchand de fromages occupait l'une. L'autre servait à la vente de poisson salé et fumé. De toutes deux s'échappait une odeur nauséabonde.

Entre les boutiques se trouvait une allée noire et fétide comme celle de la maison borgne que le Belge habitait à Paris, rue des Récollets.

Jarrelonge, conjecturant non sans raison qu'un logis de cette sorte ne devait point avoir de concierge, entra chez le marchand de fromages en se disant tout bas :

— Pourvu que celui-là comprenne le français...

Il fut rassuré en entendant l'industriel lui demander ce qu'il voulait, et il répondit par cette question :

— Connaissez-vous dans cet immeuble un nommé Oscar Loos.

— Oui, monsieur...

— A quel étage demeure-t-il ?

— Au second, mais je doute que vous le trouviez..

— Ah ! diable ! ! Quand peut-on le voir ?

— Je n'en sais rien, mais montez toujours... Il y a sa mère qui vous renseignera...

Le libéré gravit les marches disjointes de l'escalier et frappa doucement à l'huis du second étage. Une voix lui cria :

— Entrez...

Il poussa la porte, franchit le seuil et, dans une chambre d'aspect sordide et délabré où régnait le plus grand désordre, vit une femme d'une soixantaine d'années, de mauvaise mine, coiffé d'un petit bonnet à pièces, assise à côté d'un poêle. Sur ce poêle se trouvait une marmite pleine de liquide en ébullition.

La vieille femme ne se leva pas et demanda d'un ton bourru :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je voudrais voir votre fils...

— Pourquoi faire ?

— J'ai à lui parler...

La vieille prit une physionomie furibonde et s'écria en brandissant un tisonnier qu'elle tenait de la main droite :

— Ce que vous avez à lui dire, parbleu, c'est connu ! ! Vous savez qu'Oscar a rapporté de Paris quelques sous gagnés honnêtement par son travail, et comme tous ces fainéants de Flamands vous venez le chercher pour qu'il vous paye jusqu'à plus soif de la bière de Louvain et du faro... Ah ! les gredins !... ils l'entraînent, ils le dépouillent, ils lui font tout dépenser dehors, tandis que moi, sa mère, je reste à la maison, à manger des pommes de terre bouillies, sans beurre et sans saindoux !... Ah ! ça finira, cette vie là !...

— Pas commode, la vieille !... pensa Jarrelonge. Il s'agit de l'amadouer...

Puis il ajouta tout haut :

— Vous vous méprenez sur mon compte, ma chère dame... Je n'ai point du tout l'intention de débaucher votre fils, étant moi-même un parfait sujet et n'estimant que les braves gens... Je viens de Bruxelles tout exprès pour offrir à votre fils du travail, de la part de mon patron.

— Il est donc menuisier, votre patron ?

— Maître menuisier, oui, et moi compagnon... répliqua le complice de Léopold, saisissant le renseignement au vol.

— Eh bien, je ne crois pas qu'Oscar se laisse embaucher... Du reste il ne doit plus en savoir long, de son métier, après les trois ans qu'il a passés au chemin de fer où il aurait mieux fait de rester...

— La main se refait vite, et s'il voulait...

— Oui, s'il voulait... mais il aimera mieux rester à ne rien faire, en mangeant du jambon cru, et en l'arrosant de bière et de genièvre jusqu'à ce qu'il tombe sous la table... Voilà où passent ses économies.

— On peut lui donner de bons conseils...